

lequel il a été institué, s'il n'était un ministère actif, pénible rempli de soins et de sollicitudes. Celui qui regarderait la vie, d'un évêque comme une vie d'agrément, de douceur et de tranquillité, n'en aurait assurément qu'une idée très fausse (1).

Il fallait à l'évêque de Québec un prêtre pour l'accompagner dans cette excursion. Plusieurs s'offrirent, et il ne fut pas aisé de leur faire entendre qu'ils ne pouvaient tous y aller et qu'il fallait se borner au nombre nécessaire. Dans des pays anciennement établis et qui présentent des ressources, il est possible de voyager en grande compagnie; mais quand il s'agit de visiter des lieux à peine habités, où il faut porter ses vivres, sa boisson, ses ustensiles de table et de cuisine, sans compter les choses nécessaires pour la célébration de la sainte messe et l'administration des sacrements; quand il faut faire tant de portages, changer si souvent de demeure, trouver à si grande peine un taudis quelquefois sans fenêtres et sans cheminée, aller dans de misérables voitures à peine suffisantes pour transporter les personnes avec effets indispensables; au lieu de multiplier les membres de la caravane, il est prudent de les réduire au plus petit nombre possible. C'est ce que ne comprennent pas toujours de jeunes prêtres pleins d'un zèle admirable, surtout lorsqu'ils n'ont jamais voyagé, qui se livrent au désir de travailler au salut des âmes, sans réfléchir qu'ils ont eux-mêmes des besoins corporels, et qu'ils n'ont pas droit d'exiger que la Provi-

(1) Il faut lire la vie de Mgr Plessis par l'abbé Ferland, ouvrage excellemment fait, pour constater que le prélat ne se contentait pas de la théorie, mais qu'il savait remplir les devoirs les plus pénibles de sa charge. Car outre les rudes travaux de ses visites épiscopales, on peut dire que cet homme de Dieu ne se reposait jamais. Sa journée se prolongeait depuis quatre heures et demie du matin jusqu'à onze heures et demie du soir; et Dieu sait s'il en avait des affaires à traiter, des difficultés à résoudre et des lettres à écrire. Au reste, ses prédécesseurs lui avaient donné de beaux exemples, et l'on peut dire sans crainte que ses successeurs ont marché sur ses traces. Nous pouvons être fiers de nos évêques. Le malheur, c'est qu'on ne les connaît pas assez et qu'on ne se donne pas assez la peine de les connaître. Je n'en veux pour preuve que ce fait-ci: en 1889, j'ai écrit les *Notices biographiques des Evêques de Québec* dans un volume de six cents pages, qui m'a coûté d'autant plus de travail que j'étais moi-même d'une ignorance phénoménale à leur sujet. Comme j'étais seul sur les rangs, semblable travail n'ayant pas encore été fait, j'ai cru naïvement que deux mille exemplaires seraient enlevés dans quelques semaines. Eh bien, il en reste encore mille à vendre! Au reste, je n'ai aucun intérêt pécuniaire en cette affaire: mais à part la question de vanité personnelle de l'auteur, il m'est bien permis de faire observer que ce modeste ouvrage pourrait être de quelque utilité à ceux qui ignorent — et le nombre en est grand — les gloires de l'épiscopat canadien. H. T.